

# REVUE D'ECONOMIE POLITIQUE

---

## FONDATEURS :

**Charles GIDE, Alfred JOURDAN, Edmond VILLEY**

RÉDACTEUR EN CHEF 1932-1955 : **Charles RIST**

RÉDACTEUR EN CHEF 1934-1946 : **Gaëtan PIROU**

RÉDACTEUR EN CHEF 1946-1964 : **René COURTIN**

RÉDACTEUR EN CHEF 1946-1964 : **Georges LUTFALLA**

RÉDACTEUR EN CHEF :

**Henri GUITTON**

**Professeur à la Faculté de Sciences économiques  
à l'Université de Paris I**

LE SOUVENIR DE DANIEL VILLEY

TROISIÈME ANNIVERSAIRE, H. G.  
L'ÉVEILLEUR DE VOCATION, Maurice NIVEAU  
LE PROFESSEUR DE LIBERTÉ, François BILGER

**par François BILGER**

SIREY  
22, Rue Soufflot, PARIS 5e

1971

## **DANIEL VILLEY, PROFESSEUR DE LIBERTÉ**

Lorsque, jeune universitaire, Daniel Villey s'était rallié à la doctrine libérale, c'était au moment où dans l'Université française celle-ci commençait à être contestée de toutes parts. Il fallait alors une conviction singulièrement forte pour s'engager dans la défense de la liberté économique. Mais cette conviction ne manquait pas à Daniel Villey, ni le courage de ses idées. Peut-être même ne lui déplaisait-il pas de défendre cette cause précisément parce qu'elle paraissait alors sans espoir. Plus tard il écrira : « Il existe de belles vocations pour l'homme spirituel, et pour l'homme de bien, en conjoncture de décadence. L'attitude qui convient alors porte un beau nom. Elle s'appelle la résistance. Il ne s'agit pas alors de se précipiter aux devants du morne avenir qui s'annonce. C'est au contraire le moment de s'accrocher aux valeurs éternelles, et aux valeurs temporelles de civilisation que menace le courant historique. On en sauvera bien toujours quelque chose, et du moins l'honneur. »

Convaincu que la crise du libéralisme était plus intellectuelle que proprement technique, qu'elle tenait avant tout au « désarmement idéologique » de ses partisans, Daniel Villey entreprit dans ses premiers écrits, rassemblés dans « Redevenir des hommes libres », de redonner à ses compatriotes le sens de la liberté. Mais très rapidement, il comprit que son action serait plus profonde et plus durable s'il parvenait à élargir autour de lui le cercle des intellectuels partisans d'une économie libre. Son ambition fut dès lors de constituer une nouvelle école d'économistes libéraux, d'abord à l'Université de Poitiers, ensuite et surtout à celle de Paris.

La tâche était difficile. Les écoles avaient disparu ou tendaient à se réduire à des affinités méthodologiques. Les économistes français en particulier s'engageaient dans la voie d'une science prétendument positive et neutre et se mettaient surtout à l'apprentissage des techniques comptables et mathématiques. Ils visaient à détacher la science économique des postulats d'une philosophie sociale et considéraient les débats doctrinaux comme dépassés. Daniel Villey était attristé par ce déclin de l'esprit doctrinal et par la soumission de la libre créativité de l'esprit aux mécanismes mentaux contraignants d'un raisonnement purement technique. Non qu'il refusât la connaissance désintéressée. Au contraire, nul plus que lui n'en était partisan : il avait en horreur toute forme de commerce des idées, il ne concevait l'Université que comme temple consacré à la recherche de la vérité pure et de la pure vérité, comme une citadelle du monde des idées. Mais il était en même temps partisan d'une connaissance engagée : en donnant à leurs disciples non seulement un ensemble de connaissances mais encore un système de pensée, les maîtres devaient leur permettre, à leur entrée dans la vie active, de dominer, voire de transformer le monde extérieur, alors que le simple enseignement de techniques risquait de les mettre au service du monde des réalités. Il pressentait l'échec d'une Université technocratique renonçant à donner aux étudiants une véritable culture. Daniel Villey a disparu avant les événements de mai 1968 qui ont secoué l'Université française ; il aurait pu voir dans certains de leurs aspects la confirmation de ses analyses.

Désireux de réagir contre les formes nouvelles de « l'ignorantisme barbare », dans lesquelles il discernait d'ailleurs l'une des racines de l'antilibéralisme, Daniel Villey inaugura à Paris un cours de « philosophie économique », qui proposait aux étudiants avancés une vision élargie des problèmes économiques et en même temps les éléments de sa doctrine libérale.

C'est surtout dans le cadre de cet enseignement, où il mettait certainement le meilleur de lui-même, que Daniel Villey contribua pendant une dizaine d'années, indirectement mais efficacement, au renouveau de la doctrine libérale en France. Sans doute ne fit-il pas de tous ses étudiants des libéraux convaincus. Mais tous ceux qui, comme moi, eurent la chance d'assister à ce cours extraordinaire dont les « Notes de philosophie économique » publiées ne rendent qu'imparfaitement compte, en garderont toujours l'empreinte.

## X

Daniel Villey enseignait la liberté d'abord par la liberté de sa pensée. Avant d'être une conception, la liberté était pour lui un état. Il ne se soumettait à aucun tabou, il ne faisait aucune concession aux idées dominantes du moment. Sans complexe aucun, il se disait du côté des anciens contre les modernes, du côté des philosophes contre les techniciens, du côté des absolutistes contre les relativistes, du côté des perpétualistes contre les évolutionnistes. Il faisait volontiers l'apologie du hasard, du risque, du jeu, de l'inégalité, de tout ce que notre monde souvent rejette ou tente d'éliminer. Il aimait, suprême injure à l'esprit du temps, contester le fameux « sens de l'histoire » qu'il qualifiait d'ailleurs volontiers de « contresens de l'histoire » et dénoncer la tentation de nos contemporains de substituer à l'échelle des valeurs un axe des temps. En brillant historien de la pensée qu'il était, il mettait en évidence les limites et les incertitudes de certaines théories modernes et, au risque de ne pas se faire entendre ou de ne se faire entendre qu'avec retard, il en délimitait rigoureusement l'apport effectif à la science.

Mais Daniel Villey ne craignait pas le risque intellectuel. « Nous n'avons plus le goût du risque intellectuel, écrivait-il. Et cela veut dire que nous avons perdu le sens de la liberté de l'esprit. » Il n'hésitait pas à provoquer les esprits, il ne craignait pas de se proclamer lui-même « partiel, partial et paradoxal ». Tous ceux qui l'ont entendu savent en effet combien il savait manier le paradoxe, parfois jusqu'au défi. Mais il ne s'agissait pas chez lui d'un simple jeu de l'esprit - il avait en réalité beaucoup trop la passion de la vérité pour s'y livrer - c'était un élément volontaire de sa pédagogie. Il pensait que pour convertir des esprits au libéralisme, il fallait avant tout leur redonner, contre l'impérialisme de la raison et du calcul, le sens de la liberté de l'esprit. Il fallait donc provoquer leur réflexion personnelle, les inciter à la contestation intellectuelle, leur donner le goût de la compétition des idées, forme libérale de la vie intellectuelle dont la pratique prédispose à la compréhension de la concurrence économique. En présentant les idées sous les formes les plus extrêmes, voire les plus paradoxales, en forçant certaines oppositions, en mettant en évidence les dilemmes, il fallait leur faire perdre ce goût douteux de notre « temps des copains » pour les synthèses superficielles, les convergences apparentes, les concessions verbales bien proches des confusions mentales.

Cette attitude volontairement provocatrice irritait parfois certains esprits trop conformistes, mais elle avait le don d'arracher beaucoup d'autres à la pesanteur des idées reçues, et en particulier aux arguments sommaires d'un antilibéralisme fréquemment distillés dans notre enseignement économique. Personne en tout cas ne pouvait rester indifférent et rares étaient ceux qui résistaient au charme de sa pensée. Car ce manque absolu de respect humain dans les choses de l'esprit était chez lui tempéré par son extrême ouverture aux idées d'autrui, fussent-elles les plus opposées aux siennes, par la chaleureuse charité de son esprit. De Daniel Villey on était en fin de compte le disciple autant par le cœur que par l'intelligence.

Aux esprits ainsi éveillés, Daniel Villey enseignait, par sa culture et son immense érudition, le libéralisme économique, ou, plus exactement sa conception libérale de l'économie. Partisan des doctrines, Daniel Villey était en effet rien moins que doctrinaire. Il n'entendait pas présenter un corps ordonné de propositions, mais une option philosophique, subjective, partielle et particulière, concernant la vie économique que d'autres pouvaient à leur façon faire leur. Libéral, Daniel Villey le restait jusque dans sa manière d'adhérer ou de faire adhérer au libéralisme. Il n'aimait d'ailleurs pas ce mot pour ce qu'il impliquait, comme tous les mots en « isme », d'esprit de système et de prétention à l'objectivité. Il ne concevait pas de libéralisme, mais des libéraux avec toute la diversité de points de vue que ceci impliquait.

Mais cette optique n'entraînait pas l'éclectisme ou le relativisme. Au contraire, la position de Daniel Villey était très restrictive et intransigeante. N'étaient de vrais libéraux à ses yeux que les partisans inconditionnels de la liberté économique. Le fait d'être favorable à l'économie de marché, au mécanisme des prix et à la compétition pour des raisons d'efficacité économique, le fait de concevoir la liberté économique comme un moyen d'accroître le dynamisme de l'économie lui semblaient des conditions nécessaires mais non pas suffisantes du libéralisme. Selon lui, il fallait en outre défendre la liberté économique pour elle-même, indépendamment de ses résultats économiques et sociaux, comme base et garantie de toutes les autres libertés et comme partie intégrante de la liberté humaine. « C'est finalement pour l'amour de la liberté tout court que les libéraux préfèrent l'économie libre. »

En raison de cette conception qu'on pourrait presque qualifier d'intégriste, Daniel Villey occupait une place à part dans le mouvement libéral international. Il n'était certes pas dans la ligne des premiers libéraux dont il rejetait d'ailleurs avec vigueur la philosophie utilitariste. Mais il n'était pas davantage proche du néo-libéralisme, au sens courant de ce mot, et encore moins de l'ordo-libéralisme allemand. Bien qu'il ait eu beaucoup de sympathie pour Walter Eucken et l'école de Fribourg, il manifestait toujours une certaine réticence à l'égard de leur conception assez technocratique de l'économie de marché. Le « productivisme » de l'école allemande, même s'il s'insère dans une vision idéaliste de la société, paraissait à Daniel Villey une concession au matérialisme de notre temps et une fâcheuse subordination de la liberté à des fins sociales. Or, tout imprégné de l'idée de la supériorité philosophique de la liberté, Daniel Villey n'admettait pas qu'une autre valeur pût restreindre son application, même au plan de l'économie. Si, par hypothèse absurde, on avait pu démontrer que la liberté était économiquement inefficace et socialement injuste, il n'en aurait pas moins continué à la défendre, parce qu'elle lui paraissait être essentielle à l'homme, nécessaire à sa « maximation d'être terrestre ». Le matérialisme, sous toutes ses formes, vise l'efficacité matérielle ; au contraire, pour lui, « le libéralisme est la doctrine qui refuse de faire du système économique une religion.... qui remet la chose économique à sa place. »

Au fond, Daniel Villey doit être considéré comme le dernier représentant d'une certaine tradition libérale proprement française, celle des libéraux de l'époque de la Révolution, pour qui la liberté était, en toutes choses, le bien suprême. Peu de nos contemporains lui vouent encore cet amour exclusif, mais il n'est pas certain que l'humanité, à en juger par la contestation actuelle des sociétés de consommation à l'Est comme à l'Ouest, ne répudiera pas un jour son idéologie du travail et de l'efficacité au bénéfice peut-être de celle du jeu et de la liberté. Le néo-libéralisme

pourrait n'être qu'une doctrine de transition vers un nouveau libéralisme. Parce qu'il aimait regarder très loin dans le passé, Daniel Villey voyait peut-être plus loin dans l'avenir.

## X

C'est cette conception très rigoureuse et très pure du libéralisme que Daniel Villey s'efforçait de transmettre à ses étudiants avec toute l'ardeur de sa conviction. Même s'il n'espérait pas pouvoir entièrement convaincre, il lui paraissait important de témoigner sans restriction. Son témoignage porta d'ailleurs ses fruits : d'année en année, il put voir s'accroître le nombre de ses jeunes disciples. Si la mort ne lui permit pas d'atteindre pleinement son objectif, c'est-à-dire la constitution d'une véritable école de pensée et d'action, tous ceux qui l'ont suivi ont reçu pour toujours l'impulsion de son enseignement libéral et en témoigneront à leur tour.

Par cet enseignement, comme d'ailleurs par ses publications et ses multiples conférences dans les milieux les plus divers, Daniel Villey fut l'un de ceux qui ont le plus œuvré pour que la France « redevienne un pays de liberté ». Il lui fut encore donné d'apercevoir les premiers signes de ce renouveau, mais cette satisfaction, en l'incitant à redoubler d'activité, contribua malheureusement à hâter sa fin.

Aujourd'hui, Daniel Villey n'est plus parmi nous. Ceux qui, comme moi, lui doivent leur conviction libérale ont perdu le maître qui, avec une inlassable bonté, les avait guidés dans la recherche de la vérité. Qu'il me soit permis d'exprimer ici leur profond chagrin. Mais ce professeur manquera également aux autres, car nul ne saura, comme lui, enseigner la liberté, toute la liberté. La perte est irréparable.

Beaucoup d'intellectuels se survivent dans leur œuvre. Celle de Daniel Villey se substitue mal à sa présence vivante. Car s'il avait mis son talent dans ses écrits, c'est dans son enseignement qu'il avait mis son génie.

Mais Daniel Villey demeurera vivant dans notre souvenir. Il aura cette immortalité terrestre que confèrent aux esprits élevés et aux âmes généreuses la reconnaissance, l'admiration et l'affection de leurs amis et de leurs disciples.

Puisse-t-il, par cette invisible présence, nous inspirer encore à l'avenir la rigueur de la pensée et la passion de la liberté.

François BILGER.

---